

## *Le mouvement psychanalytique (III)*



*e texte est la troisième partie d'une conférence présentée à l'occasion d'un forum qui s'est tenu à New York sous ce titre général : Images and Ideas of the Twentieth Century. Les responsables m'avaient demandé de répondre aux questions suivantes : « Existe-t-il une technique de la psychanalyse ? Est-il vrai que cette technique consiste en un art de l'interprétation ? S'il y a bien une méthode psychanalytique, pouvez-vous la décrire, l'illustrer par quelque image, faire saisir à des non-initiés la parenté de cette méthode avec les modes de pensée produits par ce siècle ? » On trouvera les deux premières parties de cet entretien dans les livraisons précédentes de Trans ; la suite sera publiée dans les prochains numéros.*



Pour situer correctement le souvenir dans le remous qu'est la psychanalyse, nous devons nous transporter sur un plan entièrement différent. Il ne suffit pas de dire : l'interprétation découle du souvenir ; ou encore : le souvenir vient confirmer l'interprétation. Bien sûr, ces énoncés ont un certain

fondement ; les motions diverses animant la reformation qui succède à l'étalement de la parole ont une répercussion incessante les unes sur les autres. Mais il faut d'abord voir que ces motions ne sont pas enchaînées dans un continuum ; le produit semble homogène (on dit qu'on fait *une* psychanalyse), mais les vecteurs qui composent ce produit ont chacun leur propre corridor, et pour parvenir à une juste saisie de ces vecteurs, on doit être en mesure de distinguer les corridors.

C'est un peu comme quand on essaie de comprendre la facture d'un film. Je ne suggère pas que l'analyse se déroule devant nos yeux et nos oreilles comme un film. Mais comme le film qu'on voit, le cheminement de l'analyse est travaillé par l'effet simultané et concurrent de plusieurs actions qui n'ont pas la même cible et ne s'appréhendent pas sur un seul niveau. Ainsi, il y a *un* film, mais ce produit qu'est le film résulte d'opérations aussi étrangères et inassimilables entre elles que le jeu des acteurs (à supposer que ce film mette en scène des personnages), le filmage de ce jeu, le montage, etc. Chacune de ces opérations a aussi son corridor. Par exemple, le montage : nonobstant tous les facteurs intellectuels et affectifs qui peuvent le déterminer, il consiste, à strictement parler, en un certain travail sur la pellicule ; et la part spécifique qu'il prend dans l'élaboration de la pensée qu'est un film ne pourrait être analysée correctement, quand on voit le film, que si l'on était capable de repérer le lieu d'où proviennent les effets singuliers qu'il engendre ; capable de se dire à tel moment du film : cette pensée qui maintenant me vient (ou plutôt la direction que prend maintenant la pensée qu'est ce film) découle de ce que la pellicule où est inscrit le jeu de l'acteur a été sectionnée puis rassemblée d'une certaine manière, cette pensée n'aurait pas été la même sans cela. Ou plus précisément, il faudrait pouvoir décomposer ce qu'on voit de la façon suivante : la pensée qui surgit maintenant résulte, à un premier niveau, du jeu de l'acteur tenant tel propos ou faisant tel geste ; à un autre niveau, de la façon dont cette scène jouée est photographiée, dans tel cadre, sous tel angle, avec telle lumière, et ce second niveau se répercute sur le premier, le réoriente dans une certaine direction ; à un troisième niveau, du montage de la pellicule qui, associant à telle autre inscription l'inscription de cette scène-là (c'est-à-dire : le propos qu'elle contient, le geste qu'elle illustre mais tout autant la lumière qui l'éclaire, l'angle sous lequel on la voit) en

infléchit encore la direction, d'où cette pensée qui maintenant se dégage ; et ainsi de suite...

Prenons donc le souvenir. Essayons de repérer son corridor, c'est-à-dire le niveau depuis lequel il « travaille » la reformation de la parole, et contribue à en orienter la déroulement. D'où vient qu'il y ait du souvenir dans l'analyse ? Cela résulte-t-il d'une convention, d'un choix délibéré, du fait par exemple que l'analyste, pour respecter quelque principe technique, demanderait au patient de lui parler de son enfance, de son passé ? Certes, l'analyste s'intéresse au passé ; on pourrait même dire qu'il le traque, qu'il surveille son moindre surgissement. Mais ce n'est pas lui qui commande son retour. Ce retour a quelque chose d'automatique ; il n'est pas tant réponse que réaction. Empruntant la formule à Proust, je dirais que le propre de la technique analytique, c'est de « donner le branle à la mémoire ».

Bien qu'il ne fût pas psychanalyste et que ses préoccupations fussent assez éloignées des miennes, c'est Georges Pérec qui m'a fait découvrir, dans l'œuvre de Proust, une facette contiguë à l'expérience de la psychanalyse. Quelque part dans *Espèces d'espaces*, pour expliciter une partie de son propre projet, qui ne concerne en rien la psychanalyse, Pérec renvoie son lecteur aux « cinquième et sixième paragraphes de la première partie (*Combray*) du premier livre (*Du côté de chez Swann*) de la *À la recherche du temps perdu* ». Voici ce qu'on lit dans ces paragraphes :

*Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre.[...] Il suffisait que dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi et, quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ; mais alors le souvenir — non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être — venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du*

*néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.*

*Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que, quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitait pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années.[...] Certes j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était donné à ma mémoire...*

Il y a contiguïté entre l'expérience de la psychanalyse et l'écriture de Proust (aussi bien l'intention qui porte cette écriture que la manière qui la caractérise), mais cette contiguïté ne signifie pas qu'il y ait entre elles une ressemblance, ni une équivalence. Cela veut plutôt dire que l'une et l'autre ont une frontière commune, qu'elles se rencontrent en l'une de leurs extrémités. Or cette rencontre indique la route qu'il faut suivre devant la redoutable interrogation que vous avez lancée sur la technique de la psychanalyse.

En effet, à cause de la façon dont vous avez posé la question, on ne peut rester dans l'ornière d'une réponse qui ne proviendrait que du « dedans » de la psychanalyse, qui puiserait à ses clichés, qui ne serait que le reflet, la réverbération d'un discours ayant pris la fâcheuse habitude de ne renvoyer qu'à lui-même. Mais d'autre part, il ne faut pas non plus qu'à la manière d'un Grünbaum, on mutile grossièrement cette psychanalyse qu'on observe en l'opposant, par une sorte de contrainte, à des catégories qui ne lui sont pas applicables. La seule voie qui s'offre, c'est de trouver une frontière où la psychanalyse touche à l'extrémité d'une autre expérience dont le déroulement a été soigneusement consigné, et d'où puisse s'énoncer de lui-même un rapport entre les deux regards ainsi affrontés.

De quoi est-il question dans cette introduction de la *Recherche* ? En fait d'un événement très comparable à celui que nous avons essayé d'illustrer par notre métaphore du canot mouillé dans le courant d'une rivière : l'ouverture (le bouleversement momentané) d'un ordre ; et dans le même mouvement, sa recomposition, sa fermeture. Un homme, même quand il dort, tient imperceptiblement en cercle autour de lui un ordre du temps et du monde, mais il suffit qu'un point de rupture soit atteint (par exemple, une profondeur inhabituelle du sommeil) pour que cet ordre soit provisoirement défait et devienne, dans l'instant de sa recomposition, perceptible. Percevoir cette recomposition, en saisir le déroulement, tel est à la fois le début et l'objet ultime de la *Recherche*. La *Recherche* expose bien sûr une infinité de thèmes, d'analyses, de réflexions ; elle est un peu une autobiographie ; elle est beaucoup une fiction, qui fait des emprunts considérables aux procédés romanesques ; mais avant tout elle met en acte le déroulement d'une pensée, où se pense ce par quoi « un homme tient autour de lui l'ordre des années et des mondes ».

Il y a en fait deux temps dans la *Recherche* : d'abord la description, dans les lignes que nous venons de citer, d'un événement instantané de rupture (l'interruption, en pleine obscurité, d'un sommeil profond), où la présence de ce qui soutient cet ordre est sentie, et sa reformation aperçue. Puis, le branle ayant été ainsi donné à la mémoire, il y a tout le reste de l'œuvre, qui veut rendre compte de ce qui s'est passé dans ce moment premier : c'est comme si la *Recherche* était un ralenti interminable rendant visibles les plus infimes étapes de la recomposition de cette trame qui, « par-dessus des siècles de civilisation », trouve sa place « entre le sentiment d'existence dans sa simplicité première » et « les traits originaux (du) moi ».

C'est bien cela : la *Recherche* s'écrit autour ou sur les pourtours de ce que notre discours moderne désigne, depuis tout au plus quelques siècles, du terme de moi. Elle tente d'établir une sorte d'articulation entre son versant pronominal et son versant substantif. Elle rend entre autres sensibles certaines des conditions à partir desquelles une face substantive s'est ajoutée à notre moi, s'imposant peu à peu dans nos pensées et dans nos discours. Les psychanalystes pour qui il importe de cerner et de définir les concepts avec lesquels ils travaillent pourraient ici rêver que prennent bientôt forme des enquêtes précises tendant à constituer une sorte

d'histoire du moi, c'est-à-dire un inventaire de ces conditions-là, et de celles aussi qui ont contribué à ce que surgisse soudain une pratique comme la psychanalyse, elle-même entièrement tributaire de l'émergence de l'idée de moi.

Mais pour l'instant, nous voulons porter notre attention simplement sur ceci : Proust essaie de penser non pas ce moi, mais ce qui le sous-tend, ce sur quoi il repose. Sa découverte essentielle, c'est que le soubassement du moi a trait à la mémoire, que sa matière est un rassemblement de souvenirs, et plus encore, une organisation très systématique de souvenirs.

La mise en place de cette organisation établit la différence entre une première perception des choses, et une autre perception des mêmes choses. La distinction que fait Proust entre deux modalités de la perception est très comparable à la manière dont Bergson opposait perception *objective* et perception *subjective*. Dans la première (qui a un statut réel, bien que nous ne l'expérimentions pas directement dans notre existence subjective), il y a les choses (corps, sensations, mémoire brute) confondues en un mouvement incessant : « c'est une perception » dit Bergson, « telle qu'elle est dans les choses, où toutes les choses varient les unes par rapport aux autres, sur toutes leurs faces et dans toutes leurs parties ». Dans l'autre perception, la subjective, « les choses sont au contraire perçues en tant qu'elles sont rapportées, comparées à une organisation centrale et privilégiée à laquelle elles s'ordonnent ». Là, c'est comme si les choses étaient vues — ou entendues, ou senties — non pas tant à partir de ce centre qu'à *travers* lui : la perception subjective n'est pas directe, mais différée ; elle opère, dit Bergson, par soustraction, et inflige une perte au statut objectif des choses. C'est cela que Proust évoque : notre connaissance des choses, ce qu'il appelle ironiquement « le bon ange de la certitude », est le produit d'un montage, d'un dispositif ; elle ne nous est possible qu'à travers l'écran opaque d'une organisation de mémoire qui « immobilise » la pensée et les choses l'une en regard des autres, toute chose ne nous étant connue que par rapport à cette trame qui s'impose comme centre unique de référence.

Il serait impossible d'établir une comparaison entre l'expérience vécue par les protagonistes d'une analyse, et ce qu'on peut savoir ou imaginer de

Proust pendant qu'il fabriquait son livre gigantesque ; de la même manière, on ne saurait pousser bien loin les tentatives de rapprocher Proust et Freud : leurs objectifs, le contexte dans lequel ils travaillaient, les lignes théoriques qui guidaient leur marche, l'usage qu'ils faisaient du récit et de leur propre mémoire, leurs horizons enfin (« poétique » pour l'un, « scientifique » pour l'autre), rien de tout cela n'évoque la moindre convergence.

C'est pourquoi nous avons parlé non pas d'un « parallèle » entre la *Recherche* et la psychanalyse, mais d'une frontière commune. Une frontière, ou plutôt une extrémité. Cette idée d'extrémité ne doit pas nous apparaître comme un concept abstrait. Il nous faut la prendre au contraire comme un fait réel, palpable, qui caractérise toute entreprise méritant d'être appelée pensée.

Un travail de pensée n'est pas identique à l'assimilation d'un savoir, ni à la réalisation d'une expérience scientifique. Ce n'est pas non plus le produit d'une stricte combinaison de concepts, ni l'application, si inventive soit-elle, d'un procédé artistique. Un écrivain comme Proust ne fait pas œuvre de pensée simplement parce qu'il sait fabriquer un récit original et ingénieux. Si le récit qu'est la *Recherche* est aussi une pensée, c'est qu'il se construit, se forme sans cesse à la limite de ce qui pour Proust constitue le champ du familier, du connu ; il n'est pas un simple retour au familier, mais une poussée vers la frontière du familier, et le dépassement de cette frontière. Une pensée, en ce sens, c'est cet affrontement continu du familier, du déjà connu, du déjà ressenti, avec le nouveau, et le dehors que le nouveau présente. Voilà pourquoi Foucault la comparait à une ligne, à une zone de contact entre un connu et un dehors, qui se déplacerait continuellement à mesure qu'on la franchirait.

La facture de la *Recherche* est une belle illustration de cette ligne. Car contrairement à ce qu'on pourrait croire, elle n'est pas une reconstitution du passé, mais un affrontement du souvenir au nouveau qui sans cesse se présente (le téléphone qui remplace peu à peu le pli et le messenger, l'automobile qui supprime les voitures à chevaux, les premiers vols d'aéroplane...). « La prise en compte de cet affrontement », disait Proust, « fait que l'art, de lui-même, est perpétuellement changé » et aussi bien,

pourrions-nous ajouter, chacune de nos manières de percevoir et de connaître les choses.

Maintenant, que voyons-nous quand nous portons le regard vers le champ propre de la psychanalyse ? Sans doute, ce ne sont pas les mêmes idées, les mêmes méthodes, le même recueillement qui bordent la frontière. Au départ, la psychanalyse était une technique mise au point par des médecins pour soigner des nerveux, des neurasthéniques, des hystériques... Il n'y avait pas dans cette activité beaucoup de place pour des attentions proustiennes. Pourtant dès que Freud invente, dans sa pratique, la machine à étaler la parole, dès surtout qu'il observe comment se reforme la parole dans l'analyse, c'est à une découverte de la perception très proche de celle de Proust qu'il est conduit : perception semblablement ordonnée à un centre ; centre de même ancré, fondé sur de la mémoire.

Cette découverte a au moins deux impacts distincts sur la pensée freudienne. Du premier découle la manière dont Freud problématise, dès le début, la notion de conscience. Je ne dis pas la théorie de l'inconscient ; je parle de la trouvaille qui précède l'élaboration de cette théorie, trouvaille qui constitue le thème central de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*. La « ligne » chez Freud, c'est là qu'on commence à la détecter. Car il faut se demander pourquoi fut écrite l'*Esquisse*. Est-il vrai qu'on doive la lire comme une réflexion purement théorique, « philosophique », portant sur la nature des faits psychiques ? Non. Même si les psychanalystes contemporains, qui n'aiment pas tellement lire Freud, ont beaucoup de difficultés à le comprendre et à l'admettre, l'*Esquisse* s'écrit avant tout dans un affrontement à des nouveautés cliniques ; elle rend compte d'un choc, d'un inconnu qui s'est présenté quand Freud a appliqué les rudiments de la technique analytique à lui-même et à ses patients. Choc engendrant une question qui restera ouverte même après la conclusion de l'*Esquisse*, puisqu'on la retrouve ainsi énoncée, trente ans plus tard, dans *Le moi et le ça* : « Qu'est-ce que la conscience ? Que veut dire, dans une analyse, rendre quelque chose conscient ? Comment cela peut-il se produire ? »

La situation thérapeutique nouvelle avait mis Freud devant la difficulté suivante : la « prise de conscience » en psychothérapie, en psychanalyse, ne s'actualise pas selon l'idée qu'on s'en fait ; elle ne correspond pas à la façon



classique de penser la conscience. C'est pourquoi il insiste tant dans l'*Esquisse* sur ceci : la conscience n'est pas comparable à ce faisceau lumineux qui, partant du patient, viendrait se braquer sur les choses et les événements que l'analyste aurait préalablement éclairés de son propre projecteur. Le déroulement véritable de la perception dans une analyse — déroulement dont une attitude authentiquement scientifique et moderne exige la prise en compte — n'est pas orchestré par une conscience ainsi imaginée ; entre les choses ou les faits, qui ont leur propre luminosité (ou plutôt leur propre énergie, comme il est dit dans l'*Esquisse*), et la conscience que nous en prenons, s'interpose la recomposition d'un réseau complexe et multidimensionnel de souvenirs, qui constitue l'une des trames de l'analyse. Un réseau que Freud conçoit, théoriquement, comme une organisation de mémoire (le système Y). Notre conscience, la conscience que nous prenons des choses, n'est rien de plus qu'un *tilt* ; non pas une lumière éclairant les choses, mais un signal attestant que ces choses sont rapportées, par la voie des sens, à l'opacité de ce centre, n'étant ainsi connues que par rapport à lui.

Cet énoncé central de l'*Esquisse* n'est pas créé dans l'abstrait ; il définit simplement la façon réelle dont une analyse avance, progresse : par la recomposition d'une certaine mémoire. Le même fait réel — et voici le second impact dont nous parlions — devient directement visible dans les récits cliniques de Freud. Non pas dans les fragments théoriques que ces récits contiennent, ni dans les anecdotes qu'ils rapportent, mais dans leur « faiture », comme disait Ronsard, dans la manière dont Freud représente ce mode de pensée qui se constitue sous ses yeux. Nous voici enfin parvenus dans le corridor du second vecteur du remous psychanalytique. Si nous avons fait ces détours et pris ces précautions, c'est qu'il fallait nous situer précisément dans son axe, avant de le parcourir.

Il y a donc une manière singulière dont « le branle est donné à la mémoire » en psychanalyse. Vous commencez une analyse, vous instituez les conditions nécessaires à l'étalement de la parole, et voilà que la mémoire se présente. Ce n'est pas *toute* la mémoire ; ce n'est pas la mémoire objective dont les neuropsychologues mesurent la capacité ; ce n'est pas la mémoire factuelle, qu'on compare souvent de nos jours à une banque de données. C'est plutôt une mémoire qu'on pourrait dire *égocentrée*, car il s'agit au

fond de la manière singulière dont le moi va dans la mémoire, s'y enracine, s'y appuie pour reconnaître et méconnaître les choses. Le second vecteur du mouvement psychanalytique correspond exactement à ce retour, à ce parcours. À son tour, il bifurque en deux jets qui à la fois se distinguent et s'emmêlent. Et rien n'est plus illustratif de cet emmêlement que la « faiture » de *L'homme aux loups*. (À suivre.)

